

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'antichambre

Pierre Ouellet

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (1999). L'antichambre. *Liberté*, 41(6), 42–49.

PIERRE OUELLET

L'ANTICHAMBRE

On écrit dehors, même enfermé, claustré. On est dans son lit ou à sa table, cloué, séquestré entre les quatre murs de sa propre tête, quand la mémoire nous jette et nous projette *ailleurs*. Nous met à la rue ou n'importe où. Dans une jungle, dans un désert. Où elle nous perd. Dans les bas quartiers, dans le fond des bois. Là-bas, infiniment là-bas. Sa chambre est un champ, alors, une ruelle ou un sentier, un square ou un boulevard, un parc ou un boisé. On prend l'air encore, quand on croyait reprendre vie dans les seuls mots, reprendre son souffle dans la parole, qui nous étouffe, bientôt, trop dense pour nos poumons : trop de sens, en elle, pour notre frêle respiration, qui veut du vent, du vide. Pas de langue sans le grand air où les mots baignent, aussi, avec les choses, quand on les pousse dehors, parmi les arbres, les herbes, qui sont les murs vivants et le parquet frais de la chambre claire où on écrit, et vit.

*

On perce des routes dans son bureau en y mettant aux murs des livres et des tableaux. Pour rien. Les chemins sont dans sa tête, déjà : des portes et des fenêtres qui s'ouvrent et se ferment, claquent, battent, au rythme des mots que l'on écrit en se rappelant le monde, la terre, la vie, comment les choses se passent, en se passant de

nous. Elles courent les rues, on est sur son siège, statue de chair gisant sur son socle : un corps de pierre devant les fleuves et les rivières, les mers et leurs marées, dont l'écriture n'arrive pas même à nous donner l'idée, le sentiment. Une vitre arrête le cours du temps, vivant, qui se fracasse comme le regard fait sur la page ou sur l'écran, se fragmentant en mille éclats, que l'on déchiffre, ensuite, lettre morte par lettre morte, ombres morse ou reflets braille, autant de pistes dans le désert qu'écrire avec sa mémoire fraye et puis étaye au cœur des villes et des forêts pour qu'apparaisse sa chambre, la vraie, comme une clairière, une oasis défaite, mirage enfoui, horizon passé sous sa propre barre : l'illusion tombe, d'un coup, avec la nuit, et tout espoir qu'on s'y retrouve. On se perd chez soi plus facilement que dans les lieux les plus mystérieux, le souvenir et le rêve y ajoutant leur propre mystère, dont l'acte solitaire d'écrire entre quatre murs répercute l'écho comme mille chemins qui partent dans tous les sens, sautant partout la clôture du temps.

*

Les chambres sont des carrefours ou des ronds-points, entre toutes les routes qu'on prend et d'où on revient. Des échangeurs, avec leurs bretelles qui vont et viennent dans la mémoire, pour les entrées et les sorties. Avec leur *céder* — car on n'a plus la priorité. On laisse le passage au temps, qui passe plus vite que notre vie. L'Histoire s'appelle l'éternité, dont on n'est pas même un épisode : qu'une anecdote entre quatre murs, qui vont bientôt crouler.

*

Mystère de la chambre close. La porte secrète de la pièce où je m'enferme pour travailler est cette page blanche sur mon bureau, qui s'ouvre à peine quand je commence à la noircir : elle fait entrer un peu de lumière

de l'extérieur pour que mon œil l'affronte et la traverse de ses petites lueurs, de sa faible clarté. Et me montre d'un coup le monde parfaitement là. Dehors. Mais dans sa propre intériorité. Le monde mémorisé par le monde même, celui dont la seule lumière garde le souvenir quand tout regagne, derrière les portes qu'on pousse sur son passage, le grand royaume des ombres où rien ne règne sur rien, pas même la paix sur les eaux mortes de l'éternité — où finissent les choses qu'on écrit comme si on les taisait, sa lampe éteinte, à côté de soi, témoignant seule qu'on est encore vivant, plongé dans la même nuit qu'elle, la même angoisse qu'aucune veilleuse n'apaise, pas même une vague lueur entre les lattes des persiennes closes.

*

Ma chambre a les dimensions du temps : la quatrième ou la cinquième, sinon la énième, qui ne s'ajoutent pas aux deux premières mais les annulent, les font tomber comme un château de cartes sous l'effet du souffle à peine sensible qu'une invisible voix dans ce que j'écris, pense ou imagine, laisse s'exhaler du temps qui passe, qu'elle rythme et scande comme une comptine sur quoi ma vie se met à danser, sauter à la corde toute la journée, taper du pied, claquer des doigts, accompagnant de bruits que je ne comprends pas ce que je tais au fond de moi, comme si c'était le fond d'un autre qui remontait, au beau milieu de la chambre qui n'a plus de centre et nulle circonférence, qu'un rayonnement sans fin, celui des planètes et des étoiles qui meurent éternellement, quand on les regarde de loin, depuis le monde d'en-bas où on ne cesse de s'enfoncer.

*

Sa chambre est une valise qu'on traîne à bout de bras de ville en ville et d'où l'on sort à chaque nouvelle étape

de sa pauvre vie un habit neuf qu'on n'y avait pas rangé et qui est là, pourtant, parmi ses souvenirs, ses remords, ses mouchoirs et ses cravates bien repassées, ses regrets, ses chemises blanches pliées, bien empesées, ses vieux rêves comme un réveil qui n'arrête pas de sonner, parce que chaque pas qu'on fait pour s'éloigner a pour effet de le remonter, d'en tendre le ressort jusqu'au bord de rompre — comme fera sa vie, bientôt, rompue à tout et à elle-même par-dessus tout. Je rêve d'une chambre à double fond où l'on puisse cacher les secrets de sa vie. On les passerait de l'autre côté, en contrebande. Dans un pays où rien encore n'a été écrit. Ce serait les premiers mots d'une langue que seules les choses dont elle permet de parler pourraient déchiffrer, le monde entier comprenant enfin ce que je cherche à en dire bien malgré moi, préférant me taire, parfois, et laisser faire, laisser passer.

*

Une chambre à soi, pour écrire comme pour dormir, nous met hors de nous, nous aliène et nous altère, plongés dans une veille ou dans un rêve où on ne se reconnaît plus, dans une insomnie ou un lourd sommeil qui ne nous appartiennent pas. On est *ailleurs*, collé à soi. C'est une propriété, mais qui n'a pas de frontière, pas de clôture entre aujourd'hui, demain, hier. On ne s'y installe pas, ne s'y assoit pas, ne s'y allonge pas non plus. Ne s'y attarde jamais. On fait le tour du propriétaire cent fois, mille, à la vitesse du temps qui passe et ne s'arrête qu'une fois, qui sera la dernière, cette grande vague d'heures, ce raz des ans, haut comme un mur contre les murs, qui enfonce l'ombre, et la lumière qu'il y a dedans, comme une porte ouverte sur du néant, de l'air trop dense pour qu'on respire, du vent trop fort pour qu'on résiste, du vide trop beau pour qu'on ne s'y jette d'un seul élan. On a dormi, on a écrit : on se retrouve sur le plancher, la tête couverte d'un oreiller. La fenêtre claque, qu'on croyait

bien avoir fermée. Le vent qui entre chasse la nuit, balaie ce qui reste de soi sous le lit, la table, dans les recoins, sous les tapis.

*

Une chambre au milieu des champs. Une chambre d'air, de vent. Copie conforme du ciel qui n'a pas de plancher, pas de toit, ni haut ni bas comme on dit ni oui ni non, ni bien ni mal. Mais le grand air et le grand vent. Le *grand*, tout le temps, pas le petit comme dans son lit, l'étroit comme à sa table, le confortable, comme sur une chaise, dans un fauteuil, sur un divan, mais le grand large, le vaste haut, le profond même à profusion. Garder les champs comme on dit garder la chambre, parce qu'on est malade d'espace, de temps, qu'on veut tout de suite de plus en plus grands, de plus en plus longs, comme un poème ou un roman qui aurait pour thème la terre entière, l'histoire du monde, sa propre vie fondue à celle des autres, comme les chambres se fondent dans les maisons de chambres et les maisons dans les centres-villes, les villes au milieu des champs, les champs eux-mêmes parmi les eaux et les forêts.

*

Une chambre ronde comme est la terre, sans coin et sans arête. On s'y jette contre les murs, au plafond et au plancher, sans jamais se blesser : on rebondit comme dans sa tête, une balle perdue qui roule dans tous les sens qui ne se distinguent plus, ni le haut du bas ni la gauche de sa droite, tout sens dessus dessous sinon devant derrière, et l'on se dit que c'est peut-être ça, écrire, chercher la quadrature du cercle rien qu'en tournant en rond mais au carré, peut-être au cube et davantage, dans une chambre où on s'est enfermé pour vivre de son écriture, dit-on, quand on meurt chaque jour de ne pouvoir jamais y arriver.

*

Ma chambre donne sur la mer — mais sur un mur, où j'imagine qu'il y a des vagues, l'écume et l'horizon, puis les montagnes et les déserts, là-bas, les gouffres, l'abîme, la pure lumière, l'eau pâle et le sable clair, la belle brique rouge, enfin, lourde comme est la vie, opaque et sourde, aveugle et plus têtue qu'une mule. Il n'y a que le rêve qui soit aussi entêté qu'un mur de brique qu'on voudrait secouer.

*

La chambre de l'écrivain est un énorme sac à dos qu'il porte sur ses épaules, comme on porte le poids du monde, en espérant qu'on puisse un jour s'en délester : ouvrir la fenêtre puis s'envoler. L'espace, pour une tête d'homme, est inversement proportionnel à la masse : plus c'est étroit plus ça vous pèse, c'est le plus vaste qui vous allège. Dans les déserts, je suis sans poids, dans l'état de grâce de l'apesanteur. Dans les réduits, je suis d'acier, de plomb, une boule de métal lourd, hurlant. Le vide, dehors, nous vide en-dedans : courir nous donne des jambes, voler nous fait pousser des ailes. Quand les assis sont leurs kilos de pain dur, rassis. De pain perdu, qui finira dans la chapelure. Vieilles croûtes, sans mie. Grosses miches, sans vie. Morale : jetez-vous dans le vide avant qu'il ne se jette sur vous, vous réduise à rien, à moins que rien. S'y abîmer vaut mieux qu'il vous abîme : ça fait entrer l'air dans vos poumons, alors que lui, il fait sortir à l'air vos bronches par vos narines, et votre cœur qui s'y accroche.

*

Le temps d'une chambre : le ralenti. Son étendue : le raccourci. La cible est proche, la flèche est lente, quand l'arc est une langue qu'on parle dans un recoin de sa chambre, assis devant l'écran, les doigts qui tendent les

cordes vocales jusqu'à ce qu'elles rompent, donnent ce gâchis : l'effondrement des murs, son corps brisé, sous l'éboulis.

*

On est à sa table, la porte close, fermée à clé. L'écran s'allume, on pose les doigts sur le clavier. Puis les suspend : des gouttes de doigts prêtes à tomber, dans un cliquetis de petite pluie à la surface du toit qu'on dirait percé. On est à l'arrêt, mains à l'affût, doigts aux aguets, le corps penché sur cet abîme : l'écran brillant qui vous attire. Le dos courbé, l'âme recourbée, tirée par le bas, jetée vers l'avant, les pieds calés dans les *starting blocks* : on franchira d'avance, rien qu'en pensée, les lignes d'arrivée que les points de départ cachent sous la piste, les premiers mots sous la phrase à venir, les premières phrases sous le livre en cours, les livres achevés sous leur point final. On n'écrit pas, on reste là, dans le coin de sa chambre, à regarder le temps passer, et sa vie même nous échapper : on n'écirait jamais assez vite pour la rattraper. Seul le silence pourrait encore surprendre en un dernier *sprint* le corps du temps aux muscles longs, bandés comme une arbalète de nerfs, d'artères, et s'éjectant à la vitesse du vent, sans but. Mais on n'a plus la force de se taire : on bruit, on fait sonner son âme comme un grelot entre ses côtes, dont rien ne sort qu'une vague rumeur emplissant à peine l'espace d'une chambre quand tout attend, en soi, les grandes trompettes de Jéricho qui annoncent la fin des murs, des siècles, des temps, le fil qui casse dès qu'on le passe, le corps plié en deux, bientôt sans vie.

*

Un port d'attache à la dérive, voilà le lieu où on écrit. On part, on largue les amarres. La solitude seule nous suit. On file devant, mais elle nous file, plus vite que le

temps fuit, par la même faille, la même sortie. On prend le large, le grand, on dirait l'infini. Puis on se retourne : les murs sont là, qui tiennent le coup, la fenêtre aussi, fermée sur le temps froid, glacé. La chaise est fixe, la table stable. C'est sa tête seule qui aura tremblé, avec les doigts qui courent sur le clavier. On presse une dernière touche : la lumière s'éteint, le large a rétréci, l'horizon rapetissé. Les quatre murs se plient, comme les pages d'un livre que l'on referme. Plus d'espace, bientôt, que du temps mort qu'il faudra meubler. Avec une table, une chaise, un lit. Une vie.